qu'il l'ait confessé. M. de F. disoit sur cela assez plaisamment qu'il étoit *grand ennemi des manuscrits, & grand ami des livres.*

Mais, pour revenir aux sentimens de M. de F. pour T. *Corneille*, *je l'aimois tout à fait*, m'a-t'il souvent dit, & de ce ton vrai qu'on lui a connu. C'étoit chez lui qu'il logeoit, quand il venoit de Rouen à Paris, avant que de s'y être fixé; ce fut chez lui qu'il demeura d'abord, lorsqu'il s'y fixa. Il avoit peu vécu avec le grand *Corneille*, qui mourut en 1684, & qui alors n'étoit plus le grand *Corneille. La derniere année de sa vie*, dit M. de F, (1) *son esprit se ressentit beaucoup d'avoir tant produit & si long-temps.*

M. de F. m'a conté que, parlant un jour à Madame *de Marsilly*, fille de T. *Corneille*, de cet affoiblissement de l'esprit de leur oncle commun, & s'étant servi du mot de *radoter*, elle avoit trouvé fort mauvais un pareil terme à l'égard d'un pareil oncle, & s'en étoit fâchée très-sérieusement. M. de F. trouva plaisante la colere de sa cousine, & lui en sçut pourtant gré.

Le grand *Corneille* avoit été, comme M. de F. Doyen de l'Académie Françoise; mais beaucoup moins long-temps.

(1) Vie de *Corneille*, p. 120 du tome 3 des Œuvres de M. F. édition de 1742.



Digitized by Google

*Thomas Corneille* repondit au discours de son neveu, lorsqu'il fut reçu à son tour dans cette compagnie, le 5 Mai 1691. Il dit au nouvel Académicien que *ce qu'il lui étoit lui fermant la bouche sur tout ce qui seroit trop à son avantage, il ne devoit attendre qu'un épanchement de cœur sur le bonheur qui lui arrivoit; des sentimens & non des louanges.*

« M'abandonnerai-je, *ajouta t'il*, à ce » que ces sentimens m'inspirent? La proxi- » mité du sang, la tendre amitié que j'ai » pour vous, la supériorité que me don- » ne l'âge, tout semble me le permettre, » & vous le devez souffrir; j'irai jusques à » vous donner des conseils. Au lieu de » vous dire que celui qui a si bien fait par- » ler les morts, n'étoit pas indigne d'en- » trer en commerce avec d'illustres vivans; » au lieu de vous applaudir sur cet agréa- » ble arrangement des différens mondes » dont vous nous avez offert le spectacle, » sur cet art si difficile, & qu'il me pa- » roît que le public trouve en vous si na- » turel, de donner de l'agrément aux ma- » tieres les plus séches, je vous dirai, » que quelque gloire que vous ayent ac- » quis dès vos plus jeunes années les ta- » lens qui vous distinguent, vous ne de- » vez les regarder que comme d'heureuses » dispositions &c. »

Digitized by Google

L'oncle finit par dire au neveu, « l'Académie pense avec plaisir que vous lui » serez utile ; je lui ai répondu de votre » zele. »

Dans la même séance, l'Abbé de *Lavau* prononça un discours, dans lequel il loua beaucoup M. de F. & ses Ouvrages. « La » postérité, dit-il, y verra cet agrément » qu'on trouve dans sa conversation & » dans ce qu'il écrit, quelque épineuse » qu'en soit la matiere ; de sorte qu'on » pourra justement dire de lui, ce que » rapporte *Ciceron* que disoit *Crassus*, » d'un des plus heureux génies de son » temps, de *Cesar*, (1) qu'il sçavoit donner aux choses les plus tragiques tout l'agrément que le genre comique peut fournir ; répandre de la douceur sur les sujets les plus tristes, & mettre de l'enjouement dans les choses les plus relevées, sans leur faire rien perdre de leur » poids, & de leur force. »

Voilà bien des citations, & de morceaux la plûpart médiocres. Je ne sçais donc si on aura pris autant de plaisir à les lire, que j'en ai eu à les transcrire. Mais enfin il y est question de M. de F. on y voit ce qu'on pensoit de lui il y a près de 70 ans ;

(1) Ce n'étoit pas le grand *César* ; mais *César*, frere de *Catulus* le pere.



Digitized by Google

& encore une fois, ce sont des indications pour ceux qui voudroient écrire sa vie. J'avois dit que je n'y songeois point. Les invitations qu'on m'a faites, m'ont touché; & peut-être au zele qui m'anime, joindrai-je enfin un peu de courage. Mais c'est ce zele même qui m'intimide. Il est à regretter, je le répete, que M. de F. n'ait pas fait ses mémoires: ce travail facile eût *agréablement* rempli le loisir de sa vieillesse, depuis 1740 qu'il cessa d'être Secretaire de l'Académie des Sciences; car j'avoue que, du moins dans les derniers temps, il parloit volontiers de lui même, & se plaisoit à raconter plusieurs traits de sa vie, surtout ceux qui avoient quelque chose de plaisant. Il parloit volontiers encore des personnes qu'il avoit connues; & aussi recherché, aussi répandu qu'il l'avoit été pendant le cours d'une si longue vie, *admis dans la familiarité* (1) d'un Prince célebre par son esprit & par ses connoissances, avant que de le devenir par les *merveilles*, ou, pour mieux dire peut être, par le *merveilleux* de sa Régence, M. de F. avoit connu ce qu'il y avoit de plus distingué dans les différens ordres de l'état, dans le monde & dans les lettres, en hommes & en femmes.

(1) Discours de M. *Séguier*, p. 21.

Digitized by Google

Je ne dirai donc point que c'est par modestie, à prendre ce mot dans le sens qu'on y attache d'ordinaire, & parce qu'il ne croyoit pas que sa vie méritât d'être écrite, qu'il a refusé de l'écrire; elle le méritoit, & il ne pouvoit l'ignorer. C'est plutôt par amour-propre, mais un amour-propre aussi honnête qu'éclairé. Il sentoit mieux que personne l'extrême difficulté de parler de soi sans montrer de la vanité, du moins sans faire dire qu'on en montre, & par conséquent sans se donner du ridicule. Or M. de F. le craignoit, autant qu'il est raisonnable à un Philosophe de le craindre : il craignoit le ridicule fondé; il n'eût pas voulu rien faire qui eût pu lui en donner, même après sa mort; & il avouoit cette foiblesse sur la bonne ou mauvaise réputation qu'on laisse après soi, si pourtant c'est une foiblesse; car il ne le croyoit pas.

Je dirai, à l'occasion des *Mémoires* que je voudrois que M. de F. nous eût laissés, qu'il fut très surpris quand il vit paroître ceux de Madame *de Staal* « J'en suis fâché » pour elle, me dit-il; je ne la soupçon- » nois pas de cette petitesse. Cela est écrit » avec une élégance agréable, ajouta-t-il; » mais cela ne valoit guere la peine d'être » écrit. » Je lui répondis que toutes les



Digitized by Google

& encore une fois, c
tions pour ceux qui vo
vie. J'avois dit que je r
Les invitations qu'on r
touché ; & peut-être au
joindrai-je enfin un peu
c'est ce zele même qui n
regretter, je le répete
n'ait pas fait ses mémo
cile eût *agréablement* re
vieillesse, depuis 174
Secretaire de l'Académ
j'avoue que, du moi
temps, il parloit volo
& se plaisoit à racont
sa vie, surtout ceu
chose de plaisant. Il
core des personnes
aussi recherché, au
été pendant le co
*admis dans la fa*
célebre par son esp
ces, avant que de
*les*, ou, pour mi



Par M. le Chev.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

femmes étoient de son avis, mais que tous les hommes n'en étoient pas, ni moi en particulier. *Les femmes ont raison*, repliqua-t'il; *il est vrai que ce n'est peut-être pas par raison.* Je disputai un peu; je lui dis quelque chose de ce que j'ai écrit depuis sur ces *Mémoires* (1), & nous nous rapprochâmes bientôt, selon notre coutume. Il étoit rare, je l'avoue, que je pensasse autrement que lui; rare encore, j'ose l'ajouter, qu'il pensât autrement que moi, & j'ai eu souvent la satisfaction de l'éprouver. Devenu très-sourd dans ses dernieres années, il laissoit ceux qui venoient le voir, & j'y allois souvent, s'entretenir ensemble, se contentant de leur demander par intervalles le sujet de la conversation, &, comme il disoit, *le titre du chapitre.* S'il s'élevoit quelque dispute, & qu'on ne fût pas de mon avis, j'en appellois avec confiance à M. de F, & ordinairement il jugeoit en ma faveur, même contre une jolie femme.

*La suite pour un autre Mercure.*

(1) Lettre à l'Auteur du Mercure sur les Mémoires de Madame *de Staal*, second volume de Décembre 1755.

Digitized by Google

# VERS

## *A Madame de Forgeville sur la mort de M. de Fontenelle.*

Vous perdez un Ami solide,
Et nous perdons l'Oracle de nos jours ;
Il guida les traits des amours,
Et de Minerve il conduisit l'Egide.
De l'amitié son cœur chérit l'heureux lien ;
Une douce philosophie
De roses parsema sa vie.
L'éloge des vertus est le suprême bien ;
Un Sage n'en connoît point d'autres :
Tout l'univers a fait le sien,
Ses sentimens ont fait le vôtre.

## *AUTRES pour mettre au dessous du Buste de M. de Fontenelle.*

Amant de la philosophie,
Il suivit sans faste ses pas,
Portant l'équerre & le compas
Sur les démarches de la vie.
Facile & plein d'aménité,
Par un séduisant badinage,
Il paroit l'austere langage
Qui fait craindre la vérité.

Digitized by Google

D'autres occupés à paroître,
Sans tourner leurs regards sur eux,
Enseignerent l'art d'être heureux :
Il faisoit plus ; il sçavoit l'être.

*AUTRES qui furent adressés à M. de Fontenelle dans sa jeunesse.*

*Fontenelle*, dans ton jeune âge
A bien de vieux Rimeurs tu peux faire leçon ;
Et quand on lit ton moindre Ouvrage,
Qui ne t'a jamais vu, te prend pour un barbon:
Si ta Muse naissante a produit des merveilles,
Et si tes vers chantés dans le sacré vallon,
Des plus fins connoisseurs ont charmé les oreilles;
Pourquoi s'en étonneroit-on ?
Quand on est neveu des *Corneilles*,
On est petit-fils d'*Apollon*.

---

Le mot de l'Enigme du Mercure de Mai est le *Ver de bois*. Celui du Logogryphe est *Superstition*, dans lequel on trouve *orne*, *Oise*, *Fson*, *Sion*, *Tros*, *Iris*, *Itis*, *Roi*, *Osiris*, *Titien*, *Titus*, *Perse*, *soupir*, *Péron*, *sistre*, *urne*.

Digitized by Google

## ENIGME.

Si quelquefois je fais du mal,
Je n'ai pourtant pas de malice,
Et je rends chaque jour service,
Quoiqu'alors on me traite mal.
D'abord on me met à la chaîne,
Puis il faut que je me démene :
Mon ouvrage fini par un fatal guignon ;
Je suis précipitée au fond d'une prison.

## LOGOGRYPHE.

Je suis de grande utilité,
Et propre à corriger un vice
D'un fier animal, qui dompté,
Rend plus d'un signalé service.
Veux-tu me deviner, combine, cher Lecteur,
De mes dix membres la longueur.
Tu trouveras d'abord une ville, une plante,
Une bête féroce, une autre à voix bruyante ;
Ce qui sert aux oiseaux à parcourir les airs,
Ce qui met d'un Rimeur la cervelle à l'envers :
Un oiseau qui souvent coquette ;
Ce qu'un tendron avec ardeur souhaite,
Et qui parfois pourtant cause un chagrin amer :

Digitized by Google

Un pied à terre en pleine mer
De la douleur le symbole ordinaire ;
Ce qui conduit une galere :
Un vieux mot exprimant un péché capital ;
Un ornement épiscopal :
En Bretagne surtout un mal épidémique ;
Deux Saints, un élément, trois notes de musique ;
Un petit animal ennemi des bouquins,
Un autre un peu plus grand, dont la queue est *prisée ;*
La Langue qu'on parloit aux pays des Latins ;
Ce qui de maint guerrier tranche la *destinée :*
Un mal qui rend un homme furieux ;
Un sel, un Sacrement, un endroit merveilleux :
Le mois où les oiseaux, par leur tendre ramage,
Font rêver les Amans à leur doux esclavage.
Hé bien, Lecteur, tu ne devines pas ?
Je vais donc encor faire un pas,
Et t'offrirai pour te rendre service
Un fleuve de l'Espagne, une négation ;
Un art menacé de supplice
Et d'excommunication.

*Par M. le Chev.* DE BOISFONTAINE.

Digitized by Google

Digitized by Google

# Le Plaisir de la Variété.

Oui j'aime la va-ri--été, j'en con--
--nois l'avanta--ge, Elle est de
ma fé-li-ci-té, Et la source et le ga--
--ge, Rien à mon gré n'est plus char
--mant, Que le plaisir du changement.

*Gravé par Labassée.*

*Imprimé par Tournelle.*

Digitized by Google

# CHANSON.

## LE PLAISIR DE LA VARIÉTÉ.

Oui, j'aime la variété;
J'en connois l'avantage:
Elle est de ma félicité,
Et la source & le gage:
Rien à mon gré n'est plus charmant
Que le plaisir du changement.

Non, ce n'est plus au sentiment
Que se rendent les Belles,
Et je ris de l'aveuglement
Des Amans trop fideles. Rien, &c.

Le papillon dans son ardeur
Va de roses en roses,
Et voudroit que, pour son bonheur,
Toutes fussent écloses. Rien, &c.

Je moralise avec Eglé;
Je ris avec Florise:
Je parle d'amour à Daphné,
Et je chante avec Lise. Rien, &c.

Digitized by Google

Veux-je du grave ou du badin ?
Je suis ma fantaisie.
Chez Thémis je vais le matin,
Et le soir chez Thalie. Rien, &c.

Je quitte la cour d'Apollon
Pour celle de Cythere,
Et lui préfere le gazon
Que foule une Bergere. Rien, &c.

J'avois quelque temps soupiré
Pour l'inflexible Amynthe,
Avec Bachus, je m'enivrai,
Ma flamme fut éteinte. Rien, &c.

Trois amis sages & discrets
Me font aimer la vie :
Pere des Dieux protege-les,
C'est toute mon envie.
En fait d'amitié seulement
Je n'aime point le changement.

*Par M.* DU PERRON.

Digitized by Google

# ARTICLE II.

## *NOUVELLES LITTERAIRES.*

*Suite de l'extrait de l'Histoire des Provinces Unies.*

Le tome troisieme a pour objet la quatrieme Période qui commence avec les Comtes, sous lesquels les Bataves formerent dans l'Europe un état distinct & séparé des autres. Leur ancien gouvernement étoit aristocratique, & mêlé de démocratie dans les affaires qui regardoient toute la Nation. Alliés plutôt que sujets des Romains, ils ne se conduisoient que par leurs loix & leurs usages particuliers; ils élisoient entr'eux leurs Juges & leurs Capitaines; ils étoient exempts de tributs & assujettis au service militaire. Dans la décadence de l'Empire, ils formerent une espece de République indépendante, gouvernée par un Sénat tiré du corps de la Noblesse qui régissoit le dedans, & veilloit à la sûreté du dehors. Les autres Germains voyoient depuis long-temps avec un œil de mécontentement l'alliance de nos Bataves avec Rome, & leur fidélité

Digitized by Google

pour les Empereurs. Leur haine éclata par les fréquentes incursions qu'ils firent sur les terres des derniers, aussi-tôtque les Légions Romaines eurent abandonné les bords du Rhin. Ceux-ci trop foibles pour s'opposer à la multitude de leurs ennemis, s'allierent avec les Frisons & les Saxons, & formerent une ligue dans laquelle entroient tous les peuples depuis l'Escaut jusqu'à l'Eider. Quoique chacun d'eux demeurât constamment attaché à la forme particuliere de son gouvernement & de sa police, néanmoins la généralité obéissoit à un Sénat composé de la Noblesse de tous ces peuples, & n'avoit qu'un Chef pour commander ses forces réunies. L'autorité de ce Capitaine étoit égale à celle des Rois pendant la guerre; mais son pouvoir expiroit avec elle, & de retour chez ses compatriotes, il reprenoit son premier rang. Les Francs venoient alors de former un Etat dans les Gaules; ils furent allarmés des forces de cette ligue qu'ils confondirent sous les noms de Frisons & de Saxons devenus bientôt synonimes. La guerre étant sur le point de s'allumer entre ces Nations belliqueuses, le Sénat qui n'étoit pas encore bien affermi, reconnut volontairement la suséraineté des Rois de France, sans donner toutefois aucune at-

Digitized by Google

reinte à la liberté des peuples, & à l'autorité non plus qu'à la dignité de la Noblesse. Charlemagne ayant subjugué toute la Germanie, leur donna des Gouverneurs. Il étoit inévitable que la liberté des Bataves n'en souffrit avec le temps. Mais comme l'Empire d'Occident, que ce Prince avoit relevé, fut presqu'aussi-tôt affoibli par les partages qui se faisoient encore alors entre les fils du Souverain, & par les guerres qui survinrent entre ses descendans, dans lesquelles périt la fleur de la Noblesse Françoise; les peuples du Nord profiterent de l'abattement de l'Etat pour en ravager les Provinces Maritimes. Le Rhin, la Meuse & l'Escaut leur ouvrirent autant d'entrées, & leurs flottes remontant ces fleuves, pénétrerent jusques dans le cœur du pays. Les Frisons abandonnés par leurs Souverains, se choisirent des défenseurs. Tels furent Thiebold & Gerlof, de qui les Historiens modernes font descendre les premiers Comtes de Hollande. Il se forma une multitude de Seigneuries du démembrement de l'Empire de Charlemagne. Les Princes de son sang qui furent les premiers à diviser entr'eux ses Etats, souffrirent par une mauvaise politique que les fils succédassent à leurs peres dans le gouvernement des Provinces. Ces nou-

Digitized by Google

veaux Seigneurs acquirent d'abord une possession d'hérédité, dont ensuite les uns après les autres, ils arracherent les titres en forme & la propriété, à la foiblesse de leurs Souverains. Il paroît que dans ces premiers temps les pays arrosés par la Meuse & le Rhin, étoient partagés entre différens Comtes, & que Gerlof étoit l'un des plus puissans. Tous ces Comtés furent enfin réunis en un seul qui fut érigé en Souveraineté. Les Auteurs anciens & modernes ne s'accordent pas sur l'époque de cette réunion, & de cette érection que les uns attribuent à Charles le Chauve, & les autres à Charles le Simple. Les anciennes chroniques rapportent à Charles le Chauve le diplome qui réunit la Hollande pour en former un seul Etat. Une donation dont la copie a été trouvée dans le chartrier de l'Abbaye d'Egmond, sert de fondement à bien des fables qu'elles débitent à ce sujet. On en peut voir le détail dans l'Ouvrage de nos Auteurs. On a d'autant plus lieu de ne pas se fier absolument au récit des anciens Historiens, que l'authenticité de l'acte sur la foi duquel ils se fondent, est fort douteuse, pour ne rien dire de plus. Les Modernes la combattent par des raisons très-plausibles, qui sont tirées principalement des contradictions qu'ils y remar-

Digitized by Google

quent. Nos Auteurs ont eu soin de les exposer fidélement, & de nous instruire de ce que les derniers pensent des premiers commencemens des Comtes de Hollande, qui participent à l'obscurité dont l'origine des Etats est presque toujours accompagnée. Si l'on refuse d'acquiescer entiérement au jugement que les Modernes en question portent de cette donation ; au moins il faut avouer qu'elle a été falsifiée particuliérement dans la date qui la rapporte à Charles le Chauve, tandis qu'elle doit être attribuée à Charles le Simple, comme cela est prouvé d'une maniere incontestable. C'est le sentiment que suivent les Auteurs de cette Histoire. Après s'être assurés de la succession non interrompue des Comtes Souverains & Héréditaires de Hollande, en remontant jusqu'à celui que Charles le Simple a gratifié de l'indépendance, ils recherchent son origine. Les Historiens anciens & modernes appellent unanimement ce premier Comte, Théodoric ; mais ils ne conviennent point entr'eux sur son extraction. Les premiers le font fils de Sigebert, Duc d'Aquitaine, & de Gesne, fille de Pepin, Roi d'Italie ; ce qui est dénué de toute vraisemblance, selon la remarque de nos Auteurs. Les autres au contraire le prétendent fils d'un vieux

Digitized by Google

Théodoric, qui conquit la France sous Charlemagne. Ils ajoutent que ce Capitaine ayant été en état de former dans ce pays de grands établissemens, a pu avoir des Successeurs dignes de lui, qui se soient maintenus dans un assez grand crédit, pour profiter des fréquentes révolutions de la France & de l'Allemagne.

Nos Auteurs, à l'aide de ce qu'ils sont parvenus par leurs recherches à découvrir de plus probable sur un pareil sujet, disent que Gerlof envoyé par Godefroy en Ambassade à Charles le Gros, eut trois fils, qui se nommoient Walger, Radbod & Théodoric. Ce dernier fut pere d'un second Gerlof, qui fut tué dans une bataille contre les Normands, & laissa trois fils qui porterent le même nom que son pere & ses oncles.

Walger fut Comte de Teisterbant; Radbod, de Lacke & de Heusden, & Théodoric hérita des terres d'Egmond. Ce fut ce Théodoric qui reçut de Charles le Simple, l'an de J. C. 923, l'investiture des pays qui s'étendent depuis l'eau de Kinhem jusqu'à Zuydhersage. C'est par lui que commence l'histoire des Comtes Souverains de Hollande, dans les détails de laquelle nous ne pouvons pas nous engager ici. On la pousse dans ce troisieme tome jusqu'à

Digitized by Google